

Firley, cet air triste et morne comme si je vous parlais d'un enterrement. Voyons, dites ?

— Votre Seigneurie, qui n'ignore pas mon attachement pour elle, me permettra de lui dire ce qu'elle sait déjà, combien je redoute les suites d'une telle alliance. Le comte est déjà si mal avec le gouvernement...

— Mais Firley vous connaissez mes opinions.

— Je les connais, et tout en les admirant, je les déplore ; parce que moi, qui suis un homme d'affaires, un homme positif, habitué à toutes les rigueurs du calcul, je vois avec une clarté qui me désole qu'il n'y a rien à prétendre au contre dix. Vous serez donc écrasé, et qui pis est compromis. En sorte que je vois déjà le séquestre sur vos biens, et mon illustre maître réduit à mendier des secours dans un pays étranger.

— La perspective n'est pas brillante, j'en conviens, répondit Stanislas avec un sourire presque sérieux, mais heureusement aussi elle n'est pas certaine. La peur exagère beaucoup les choses : et quant à moi, je ne sais pas ce que c'est que la peur. J'espère donc un grand triomphe, malgré tous les obstacles, et alors, quelle compensation, Firley, dans la victoire !

— Oui, une belle compensation ! mais au profit de la populace, qui se déclarera sans coup férir l'égale de la noblesse.

— Oh ! cela, je le trouve absurde, s'écria le gentilhomme ; mais bien sot nous serions si nous ne l'empêchions pas.

— Monseigneur, quand on brise la digue, c'est folie de vouloir arrêter le torrent.

Enfin, Firley, repartit Stanislas avec l'impatience d'un homme qui goûte malgré lui les raisons de son adversaire, mon parti est pris, et tu n'oserais me conseiller sérieusement d'en changer.

— A coup sûr, je n'oserai rien conseiller qui pût porter atteinte à l'honneur de mon maître : mais cependant l'attachement que je lui porte me ferait tout entreprendre pour sa sûreté. Ne pourriez-vous donc pas différer au moins ces projets de mariage ? Voyez en quel moment vous vous déclarez : Le château du comte est presque en état de siège : son fils est accusé de haute trahison : on le poursuit, et s'il en faut croire les propos des soldats, la journée de demain ne se passera pas qu'il ne soit arrêté. On est sur ses traces. Et vous choisissez ce moment pour entrer dans cette malheureuse maison.

— Firley, mon ami, vous ne savez pas ce que c'est que d'être épris d'une belle fille, je vous excuse donc. Mais est-il vrai qu'on soit aussi sûr d'être sur les traces de Casimir ?

— On suppose avec quelque raison qu'il n'est pas loin d'ici.

— Cela pourrait être, Firley, et je puis même vous dire qu'il est caché dans le château, et à l'abri de toute atteinte. Mais il faut que vous déployiez toute votre adresse pour faire croire qu'il s'est dirigé vers Grodno, où il doit en passant soulever le peuple, et de là se rendre à Wilna, pour y organiser la révolution. Ce bruit, habilement répandu, suffira pour nous débarrasser des hôtes importuns qui sont venus s'établir ici en garnison, et que nous sommes en mesure de désarmer à leur premier mouvement. Je compte sur vous, Firley.

— Monseigneur, je puis tout entreprendre pour vous être agréable. Que Dieu vous garde !

— Bonsoir, Firley.

L'honnête Firley sortit de l'appartement de son maître, et la première chose qu'il fit, fut d'écrire un billet, mais d'une façon maladroite et d'une écriture grossière, comme s'il venait d'un valet, et de l'adresser au commandant du détachement russe : ce billet qui, bien entendu, n'était pas signé, était ainsi conçu : "Le coupable que vous avez reçu ordre de poursuivre n'est pas encore sorti du château, où il est caché. Je vous prévient cependant que vous n'êtes pas assez fort pour l'arrêter : vous devez donc faire venir de prompts secours.

UN AMI."

On devine ce que pouvait être l'honnête Firley. Comment un tel homme avait-il pu capter la confiance d'un gentilhomme après tout plein d'honneur ? Deux mots le feront comprendre ; Stanislas, livré, corps et âme, au plaisir, avait un profond dégoût pour tout ce qui ressemblait à une affaire. Firley, qui avait fait son apprentissage dans l'officine d'un procureur déshonoré, était passé maître dans toutes les roueries du métier : il avait quelque temps travaillé pour son compte sous le titre équivoque d'homme de loi : et les circonstances l'ayant mis en rapport avec le magnifique Stanislas, il avait su d'abord se rendre utile, puis indispensable. Enfin, investi de la plus extrême confiance, sous les dehors d'un fidèle serviteur, il espionnait son maître et s'enrichissait à ses dépens ; mais soit reste de pudeur, soit reconnaissance des grasses aubaines qu'il cumulait avec tant d'adresse ; ou désir peut-être de conserver les occasions de ces belles curées ; il s'efforçait de pallier les torts de son maître auprès des auto-

rités russes, et, pour cela, il donnait audacieusement à entendre qu'il avait quelque chance de l'amener à une conversion. L'honnête Firley se désespérait donc à juste titre des projets d'alliance imaginés et si complaisamment espérés par Stanislas, et il comptait bien trouver moyen, à l'aide de sa profonde imaginative, d'y apporter de sérieux obstacles.

Nous laisserons ce personnage. Mais avant que de livrer au sommeil pour le reste de la nuit les divers hôtes du château, prenons connaissance d'une lettre que notre ami Raphaël écrit rapidement à la lueur de la lampe et qu'il adresse à son aïeule maternelle, la seule proche parente qui lui reste, et pour laquelle il garde le plus tendre attachement. Cette lettre est ainsi conçue :

"Ma bonne mère,

"Vous savez quelles étaient mes irrésolutions et mes inquiétudes lorsque je vous quittai ; vous vous rappelez ces longues conversations dans lesquelles nous calculions avec une sollicitude tantôt si complaisante tantôt si scrupuleuse, tout ce qui pouvait favoriser mes espérances. Vous m'exhortiez surtout à ne me point décourager, et vous m'en donniez des raisons que tout m'engageait à trouver excellentes. Cependant, et bien malgré moi, j'étais triste, et tels étaient les pressentiments qui m'obsédaient, que je cherchais mille prétextes pour reculer l'heure où je devais enfin connaître ma destinée. Je partis en vous promettant, à mon retour, une réponse décisive. Dans les environs du château du comte, je rencontrai Stanislas Dewello, et nous eûmes ensemble une explication dont le premier résultat devait être de m'arrêter court et de me ramener aussitôt vers vous. Stanislas me déclarait en termes fort clairs qu'il se croyait assuré de la préférence de Rosa, et qu'en conséquence il m'invitait à me désister. Il y mit un peu trop de cette arrogance dont l'effet naturel sur moi est de me raidir contre l'orage lorsque d'ailleurs je serais disposé à courber la tête et à céder. Je restai donc et me décidai sans plus de retard à parler au comte. Il m'accueillit, ainsi que vous le supposiez, en père, et me promit une prompte réponse. Mais sa fille... que dois-je en penser ? que dois-je en attendre ? Si j'avais d'autres idées et si elle avait d'autres sentiments, il faudrait bien admettre qu'elle a pu s'éprendre des rares perfections de Stanislas ; il chante avec de tant de goût, il danse avec tant de grâce, il est si accompli dans toute sa personne ! Mais je crois connaître le caractère de Rosa (et votre jugement est en cela conforme au mien) : son esprit est aussi sérieux qu'aimable, son cœur aussi droit que bon. Elle aime la justice et la vérité avec passion, et je suis assuré qu'elle ne se livre aux plaisirs de son âge et de sa position qu'avec un secret dédain. Souvent je l'ai vue se dérober à une fête pour aller courageusement remplir un devoir de religion ou de charité : c'est une chrétienne dans toute la force du mot. Or, pensez-vous, ma mère, que la Providence veuille abandonner une telle femme aux mains d'un prodigue et d'un fat ? Je ne puis le croire, et c'est ce qui fait que, tout indigne que j'en sois, lorsque je considère la pureté de mes intentions et mon extrême désir de me vouer à son bonheur, je suis par momens porté à me croire plus près d'elle que mon heureux rival. Et cependant d'autres réflexions viennent bientôt dissiper ces trop raisonnables illusions. Il y a tant de caprices dans nos pauvres cœurs, que malgré la dissemblance vraiment effrayante qui existe entre Stanislas et Rosa, ils sont peut-être destinés à se trouver réunis. S'il en était ainsi, bonne mère, plaignez-moi, sans doute, mais ne vous affligez pas trop de cette épreuve. Sachant bien que Dieu ne me l'envoie pas sans dessein, je saurai, j'espère, la subir avec résignation et courage. Je ne puis ignorer, étant chrétien, que le bonheur ici-bas n'est pas l'élément essentiel de notre existence. Nous vivons pour acquérir des mérites et conquérir l'immortalité ; il n'y a pas de conquêtes sans combats, et comme les âpres difficultés de la lutte répugnent à la mollesse de notre nature, Dieu se montre généreux à notre égard en nous y poussant de vive force et en nous contraignant pour ainsi dire à nous aguerrir et à nous illustrer. La perte de Rosa, je l'avoue sans honte, m'arrachera peut-être quelques larmes : mais les larmes du courage résigné sont précieuses pour le Ciel. Et je me dirai que si je ne puis réaliser mon propre bonheur, je puis du moins contribuer au bonheur de ceux qui m'entourent : au vôtre, ma bonne mère, et à celui de tous les infortunés bien autrement accablés que moi de douleurs et de misères. Mais que dis-je ? est-ce que, par une admirable disposition de la Providence, je ne serai pas heureux moi-même dans la résignation et le sacrifice et dans l'accomplissement du devoir ? Et y a-t-il félicité pareille à celle d'une conscience tranquille et satisfait ? Ah ! laissons les poètes exagérer les inconsolables désespoirs d'un cœur épris ; nous savons bien, nous autres, que notre pauvre cœur est aussi impuissant dans ses douleurs que dans ses joies. Il s'attache un jour et il ou-